

N°

ast

arci

233

3

TRAIT D'UNION

Bulletin de l'Association romande
des correctrices et correcteurs d'imprimerie
et de l'Association suisse des typographes

2022

- 1** ÉDITO
**S'ENTENDRE ET
SE COMPRENDRE**
- 3** TYPOGRAPHIE
**AINSI PÉRIT
L'ÉPI D'ÉRIC...**
- 9** DÉBAT SANS FIN
**ENTRAÎNEURE
OU ENTRAÎNEUSE,
C'EST AUX
ACTRICES
DE CHOISIR**
- 12** IDIOME
**D'HASTINGS
AUX BRIEFINGS.
UNE HISTOIRE
D'INVASIONS**
- 19** TYPOGRAPHIE
**LES OVNIS
DU CLAVIER :
LE CIRCONFLEXE,
ESPÈCE MENACÉE,
FAIT CHANTER
LES MOTS**
- 23** MÉTIER
**LA LECTURE
ANGOISSÉE
OU LA MORT DU
CORRECTEUR**
- 30** ARCI
**LE DUR MÉTIER
DE CORRECTEUR**
- 33** IDIOME
**DÉFENSE
DU FRANÇAIS**
- 35** ORTHOGRAPHE
**L'ÉTÉ ENSEMBLE.
ESTIVALES DU
LIVRE MONTREUX
25-26 JUIN 2022**
- 38** ZEN
**MOTS
CROISÉS**
- 40** ZEN
**QUELQUES PROPOS
DE VOLTAIRE**

S'ENTENDRE ET SE COMPRENDRE

ÉDITO

Facile ou pas ? Ce qu'il dit est de son ressort, ce que j'entends du mien. Si la responsabilité de la communication est partagée, il n'est pas toujours évident de se mettre d'accord sur la manière de véhiculer les messages de base pour vivre en harmonie. C'est dans l'air du temps, sentons-le, pour voir.

« Iel » dans le Robert l'année passée, de plus en plus de mots et d'abréviations marquant des catégories et des néologismes qui interviennent de plus en plus fréquemment dans le langage courant pour redéfinir des codes que nous pensions ancrés. LGBTQIA+, non binaire, woke, etc., le nouveau champ lexical qui gravite autour du genre est vaste à paître.

Les correcteurs en souffrent. S'il semble facile d'apprendre par cœur les termes servant l'utilité « tout public », les corriger, les accorder, les insérer dans un système structuré ne l'est pas. Nous cherchions des renseignements sur des termes linguistiques comme décoder, pour tenter de trouver un moyen de rattacher des connaissances vraisemblablement obsolètes à un code linguistique pratique et moderne qui sauverait la situation. Rien. Nous sommes finalement retombés sur le concept de diachronie, qui consiste en gros à suivre les faits de langue dans leur succession, dans leur changement d'un moment à un autre de l'histoire (cf. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*). Alors c'est parti, il nous conviendra d'analyser attentivement les changements diachroniques qui se seront déroulés sur l'axe synchronique du temps (synchronie : le langage fonctionnant à un moment déterminé) pour comprendre avec le recul ce qui advient donc maintenant. Pour autant que l'on parvienne à y comprendre quelque chose.



© DR

Pour comprendre ce que dit l'autre, il faut désormais savoir de quel autre il s'agit. Pour les correcteurs, c'est une tâche en plus qui vient compliquer une approche déjà complexe en elle-même.

Doit-on garder la règle de l'accord de proximité, qui consiste à accorder le genre et éventuellement le nombre de l'adjectif avec le plus proche des noms qu'il qualifie, et le verbe avec le plus proche des chefs des groupes coordonnés formant son sujet ? Mais quand le sujet n'est pas clair, avec quoi et comment procède-t-on à l'accord ?

J'appelle aux témoignages : qui, parmi les Arciens, travaille déjà avec l'inclusif et comment ? Cela intéresse le lectorat du *TU*. Que nous mettrons en ligne lorsque le comité aura pu se réunir le 1^{er} octobre à Wabern, la maison douce maison de notre trésorière Nadine Jasinski, qui nous organise une séance conviviale également en compagnie de notre future vice-présidente, Julie Robert-Charrue, de Steve Richard, responsable du site internet, et de Michel Viredaz qui notera les questions qui seront à l'ordre du jour dans un PV.

Nous continuerons à développer le *TU*, en ligne également. Les appels à contribution sont donc toujours d'actualité !

Quoi qu'il en soit, ces pages vous apporteront joie et culture, les contributeurs s'enrichissent d'une journaliste qui est récemment devenue correctrice : Catherine Magnin nous offre un texte qui traite des majuscules accentuées, entre autres. Je vous laisse découvrir le nouveau bijou rédactionnel de Patricia Philipps, ainsi que le très apprécié texte de Julie Robert-Charrue, qui se présente à vous en qualité de future vice-présidente. C'est par un accueil affectueux et enthousiaste que nous la confirmons ici en tant que telle en attendant de pouvoir la consacrer officiellement au sein du comité.

Bonne lecture !

Monica D'Andrea, présidente

P.S. : nous allons solliciter les courriels de chaque membre actif qui souhaiterait faire partie d'une liste de diffusion pour les entreprises qui recherchent des correcteurs. Merci de les transmettre par courriel à nadine.jasinski@icloud.com.

AINSI PÉRIT L'ÉPI D'ÉRIC...

TYPOGRAPHIE

« Dès l'édition du 4 février [2019], nous allons innover en intégrant les majuscules accentuées dans l'édition papier [...]. Il s'agira donc d'écrire, tant dans les titres que dans les textes, des mots comme États-Unis, l'Être suprême, À bientôt [...]. » Voilà en substance le contenu d'un courriel reçu par toute la rédaction de « 20minutes », et dont ont été informées les autres rédactions et la correction de Tamedia.

« À la tienne, Étienne ! » ont trinqué les correcteurs de TES (Tamedia Editorial Services) quand a été décidée l'application du principe formulé dans l'édition 2015 du *Guide du typographe*¹. Après tout, on n'est plus à l'âge du plomb ou du ruban, mais à l'ère du numérique, que diable !

Cependant, la nouvelle n'a pas été accueillie avec le même enthousiasme dans les autres départements des rédactions. Ce qui n'aurait dû être qu'une formalité s'est heurté à la réalité de maquettes qui n'avaient pas prévu d'espace où l'accent puisse prendre ses aises pour assurer sa double fonction de barrière aux ambiguïtés et d'aide à la lecture. Au lieu de cela, le voilà tout cougné, tifs de majuscules se prenant dans les jambes du voisin, pourtant de bon caractère, assis sur la ligne de l'étage supérieur.

Dans les titres et chapeaux notamment, le choc faisait tache, attirant l'œil et stoppant l'élan de la lecture. Et pour éviter l'embrouillamini, les « petits coups de molette » par les « artistes de la mise en page » ne suffisaient pas toujours. Il fallait reformuler. Qu'un rédacteur doive plier la formulation de sa pensée aux contraintes typographiques en plus des contraintes de la maquette, voilà qui a fait grincer des dents.

¹ Collectif, *Guide du typographe*, Lausanne, Groupe de Lausanne de l'Association suisse des typographes, 2015.



Ajoutez à cela la nécessité d'uniformiser des textes provenant de sources diverses. Ainsi les agences AFP et ATS livrent-elles leurs articles sans majuscules accentuées. La seconde dit les avoir bannies sur le modèle de la première... qui assure laisser le choix libre à ses rédacteurs. Dans la pratique, les accents sur les majuscules sont bien rares et, quand on en croise un sur un mot, c'est souvent pour trouver le même mot non accentué quelques lignes plus bas...

Pris en tenailles entre conscience professionnelle et contraintes pragmatiques, les Mères et Pères Virgule tiennent bon. Assument le travail d'uniformisation autant que faire se peut dans la déferlante de textes, sans qu'on leur donne davantage de temps. Le temps, c'est de l'argent...

« Qu'importe : la messe est dite ! » pensaient-ils.

Mais il y a eu un hic, Éric... Ou devrais-je écrire Eric ?

C'est qu'on bute, dans la grande famille du français, sur une catégorie moins commune, celle des noms propres. Des anthroponymes, des patronymes et, plus particulièrement, des prénoms...

Comme « l'absence d'accents sur les majuscules [...] a toujours entraîné et entraîne encore en français de multiples ambiguïtés »², il conviendrait d'écrire *Éric*, même si on se demande avec quel autre mot (commun) un prénom dont la majuscule ne serait pas accentuée pourrait être confondu. Et l'accent sur la majuscule a vertu de guide de prononciation. Mais écrire *Éric* pour éviter qu'on prononce (ou lise) *Euh ric*? En français, l'« e » muet « [ə] est nécessairement précédé d'une consonne »³, les *e* en initiales de mots communs sont prononcés [ə], [ɛ], ou [ã], avec ou sans accent selon la combinaison de lettres qui les suit; pourquoi en irait-il différemment pour le prénom? Certes, contrairement à un nom commun, l'initiale d'un nom propre n'apparaît qu'exceptionnellement en minuscule. Pourtant, au moment de lire « Elèves à l'Ecole du Louvre, Eric et Eve firent la connaissance d'un Erythéen... », qui prononcerait « Eulèves à l'Eucole du Louvre, Euric et Euve firent la connaissance d'un Eurythéen... »? Utile, l'accent. Mais pas si indispensable. Si l'opinion largement répandue selon laquelle les accents ne se mettent pas sur les majuscules n'empêche pas la lecture, c'est qu'un phénomène d'apprentissage semble avoir opéré, entre noms communs, mais aussi du nom commun au nom propre. Qu'on en attribue la cause à la négligence dans le suivi des normes typographiques par l'enseignement (voir les manuels d'hier tels que *Mon premier livre*, *Mon second livre*), aux pouvoirs publics (dont les consignes enjoignant d'accentuer les majuscules n'apparaissent que relativement récemment⁴, les textes plus anciens restant en l'état), ou à l'usage dans « la quasi-totalité de la presse et une part croissante de l'édition »⁵, ne change rien au constat. Le phénomène n'est pas étranger au sort d'Eric et Éric.

En effet, la graphie des prénoms va parfois à l'encontre des règles générales. Où mettre des accents dans « Emmanuel emmagasine chez Enzo les emmentals d'Edouard et Emmanuelle »? *Emmanuelle* ou *Émmanuelle*? Les deux!

« Il n'y a pas de règle d'orthographe qui s'applique aux noms propres... »⁶, « Pour les prénoms et noms de famille, il convient d'être prudent avec l'accentuation, car leur

² Nina Catach, *La ponctuation*, Paris, PUF, 1994, p. 83.

³ André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1980, p. 82.

⁴ Par exemple : *Instructions de la Chancellerie fédérale sur la présentation des textes en français*, Berne, 2016.

⁵ Jean-Pierre Lacroux, *Orthotypographie*, 2007, p. 103.

⁶ Aurel Ramat, *Le Ramat de la typographie*, Québec, 2005, p. 21.

ancienneté, leur provenance linguistique et les usages sont très divers : les papiers d'identité et les inscriptions à l'état civil font foi. »⁷ Et « il n'y a pas d'orthographe pour les prénoms », précise même l'état civil vaudois.⁸

En France « la liberté nouvelle introduite par le législateur, à partir de 1993, en autorisant le libre choix du prénom, explique en partie certaines audaces orthographiques qui distinguent un enfant d'un autre. »⁹ En Suisse également, selon l'ordonnance sur l'état civil du 28 avril 2004, art. 37c, « l'officier de l'état civil refuse les prénoms manifestement préjudiciables aux intérêts de l'enfant ». Il n'y a donc pas de bébé Viagra... Mais l'influence du brassage des nationalités et des langues étrangères (« Il règne une certaine incohérence dans notre adoption de noms étrangers »¹⁰), les effets de mode, l'ignorance, ou la conviction qu'un nom peut s'écrire sans majuscule accentuée... ont provoqué l'augmentation du nombre de graphies « exotiques ».

Bref, « les prénoms peuvent être orthographiés avec un accent sur la première lettre majuscule comme dans les exemples que vous citez, Élise, Éric, Émile, etc., ou sans accent Elise, Eric, Emile, etc. »¹¹ Les parents peuvent donc faire un peu tout (et n'importe quoi). Je vous fais grâce des incohérences lors de la saisie d'un prénom d'une administration à l'autre.

⁷ Antoine Maye, *La mise en page : Repères, normes et règles typographiques et orthographiques*, Fribourg, Éditions ASSAP, 2009, p. 161.

⁸ Courriel de la Direction de l'état civil du canton de Vaud, mai 2022.

⁹ Chantal Tanet, Tristan Hordé, *Dictionnaire des prénoms*, Paris, Larousse, 2022, Introduction.

¹⁰ André Jouette, *Dictionnaire d'orthographe & expression écrite*, Paris, Le Robert, 1993, p. 459.

¹¹ Courriel du Service de l'état civil de la République et Canton de Genève, avril 2022.

¹² André Dauzat, *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Paris, 2001.

Le *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France* d'André Dauzat¹² ne comporte aucune majuscule accentuée. *Le Petit Robert des noms propres* (Paris, 2008), qui francise les prénoms de royautés étrangères (mais pas de leurs sujets...), assure que « les noms propres ont une orthographe, liée à leur étymologie, à leur histoire [...] ». Et de préciser que « tous ces noms que le français a assimilés au cours du temps sont donnés ici dans leur graphie française, selon l'usage actuel ». Travaillant sur le temps long, celui nécessaire à l'acquisition de la notoriété suffisante pour qu'une personnalité puisse y être répertoriée, l'ouvrage est d'une utilité relative quand on traite de l'actualité.

Et le correcteur de presse d'aujourd'hui, à quel saint peut-il se vouer pour écrire le prénom de quelqu'un qu'il ne connaît ni d'Eve (d'Ève) ni d'Adam ? L'exercice est périlleux, comme le relève *Le Lexique* : « L'accentuation des noms propres est quelquefois négligée sur la copie dactylographiée (utilisation de majuscules non accentuées). Confiée à l'initiative du compositeur et du correcteur, la restitution de ces accents peut se révéler très délicate. »¹³

À 22 h 25, pour un bouclage dans les trois minutes, comment écrire le prénom d'un nouveau ministre canadien né à Montréal d'une mère française et d'un père britannique, dont on trouve une version et son contraire sur internet ? Même un Erik Orsenna (selon *Le Robert*, qui précise qu'il s'agit du nom de plume d'Erik Arnoult), et graphié Érik par l'Académie française, tantôt l'un tantôt l'autre selon le nom de plume, figurant sur ses ouvrages, d'Éric Arnoult né Éric Émile Léone Arnoult (in *Wikipédia*), tandis que le site officiel d'Erik Orsenna indique qu'il est né Eric Arnoult...

Ce n'est pas facile, hein, Emile... Alors le correcteur choisit, tranche dans le vif, exécute l'appendice ou le greffe contre nature, parfois à l'aveuglette. Une fois les rotatives lancées, il plonge avec une curiosité à la fois professionnelle et un peu masochiste à la recherche a posteriori de la vérité. Il a eu fin nez ? Ouf ! Il s'est trompé ? Il espère que le nom ne réapparaîtra pas dans l'actualité dès le lendemain, il faudrait assumer soit de se fourvoyer, soit de rectifier en se faisant taxer au mieux d'incohérence, au pire d'incompétence. Souvent, il ne trouve aucun argument convaincant en faveur d'une solution plutôt que d'une autre.

Et allez savoir si la graphie du prénom d'un nouveau venu dans la vie politique du quartier, au patronyme bien francophone, n'est pas dépourvue d'accent pour rendre hommage à un grand-père germanophone... Il suffit que l'auteur de l'article le demande ? Mais allez espérer qu'un journaliste s'inquiète d'un accent sur une majuscule, lui qui est capable d'orthographier *Josef Zisyadis* de cinq manières différentes en moins de 3000 signes...

¹³ *Lexique des règles typographiques en usage à l'imprimerie nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 2002, p. 13.

Opter pour l'accentuation systématique lèverait la majeure partie des problèmes. En oubliant un peu que, même si « ... encore aujourd'hui, certains ne savent pas comment leur nom est écrit sur leur acte de naissance »¹⁴, « il faut respecter la graphie des noms de personnes, par politesse : il est des gens qui ne pardonnent pas qu'on altère leur nom »¹⁵. Sans oublier qu'en « ajoutant un accent à une lettre, on n'en change pas seulement l'aspect : sa valeur sémiotique s'en trouve modifiée, car on modifie le rapport même entre le signifiant et le signifié »¹⁶. Qu'on retranche un accent, l'effet est le même. Sans parler des tracasseries administratives possibles. Administration qui ne permet pas l'accès instantané aux registres d'état civil où figure l'orthographe légale. Impasse ?

Pour clore – temporairement ? – un débat qui alimentait ses services bien avant l'adoption de la « loi du 4 février 2019 », et sans avoir à remettre en question l'entier du principe d'accentuation des majuscules, TES a fait son choix entre les personnes susceptibles de regretter qu'on ait osé leur raser le chef et celles qui, depuis février 2019, se sont offusquées qu'on ait eu le toupet d'affubler leur prénom d'un accent. Résultat ? Je te le donne en mille, Emile. Un compromis tout helvétique : désormais vous voyez des accents sur toutes les majuscules... à l'exception des prénoms et noms de famille.

« À Épendes, Eric Etienne et Elodie Emery se sentent chez eux comme à Épesses [puisque les autorités n'ont jamais trouvé rien à redire sur la graphie des toponymes... à ce jour]. » Ou à Échallens... Tiens, un épi au pays du Musée du blé et du pain, j'aime bien. Étoy ?

¹⁴ Jean Méron, *Lettre à l'INSÉÉ... + annexe*, 2010, Annexe A-7.

¹⁵ André Jouette, *op. cit.*, p. 458.

¹⁶ Vladimir G. Gak, Irène Vildé-Lot, *L'orthographe du français : essai de description théorique et pratique*, Paris, SELAF, 1976.

Catherine Magnin,
correctrice à Tamedia, mai 2022

ENTRAÎNEURE OU ENTRAÎNEUSE, c'est aux actrices de choisir

DÉBAT SANS FIN

L'Euro 2022 féminin a relancé la discussion : la féminisation des termes footballistiques est une affaire loin d'être résolue.

« La vérité du français est dans son usage ! Et l'Académie française en a un des pires. C'est un club de vieux messieurs, de littéraires et ils n'ont pas les compétences pour faire le dictionnaire. Si vous voulez savoir comment dire le nom des postes des joueuses de football, il n'y a rien de mieux que de leur demander ou d'aller sur un site internet qui s'occupe du sujet. Il n'y a aucun meilleur modèle morphologique. » Daniel Elmiger, de l'Université de Genève, a notamment été l'auteur de *Féminisation de la langue française : une brève histoire des positions politiques et du positionnement linguistique* en 2011 et son avis sur le sujet est encore davantage éclairé onze ans plus tard. On sent même que le débat l'amuse.

À Sheffield, où l'équipe de Suisse a joué ses deux derniers matches de poules de l'Euro 2022, on a demandé à Noémie Beney, ancienne internationale et consultante pour la RTS, son avis sur une question bête : comment féminiser les termes footballistiques. Son avis est d'autant plus pertinent que la Nord-Vaudoise de 37 ans a travaillé le sujet avant de s'emparer du micro. « Moi je dis entraîneure, avec un e. C'est ce que j'ai écrit sur ma thèse de master. Ensuite : gardienne, défenseuse et défenseure, je dis les deux. OK, je ne vous aide pas beaucoup. Et puis une milieu, une ailière, une attaquante et une buteuse. » On avance. Lentement, mais on avance.

La vénérable Académie française a forcément son avis aussi. Fondée en 1634 par le cardinal de Richelieu avec comme objectif de « contribuer à titre non lucratif au

perfectionnement et au rayonnement des lettres », mais aussi de « veiller sur la langue française », elle semble clairement surannée sur le sujet. On peut même la soupçonner d'être un tantinet réactionnaire, quant à l'évolution de l'orthographe. Surtout lorsqu'il s'agit de la féminisation des noms de métiers et de fonctions. Ça tombe bien, elle avait sorti un rapport lors de sa séance du 28 février 2019 et le consulter peut potentiellement faire tourner la tête.

Obsolète avant parution

« Le Dictionnaire de l'Académie française n'a pas pour vocation de recenser la pluralité des usages en train de naître ou de se former, mais de dire le « bon usage » dès lors qu'il est établi et consacré. Il est toutefois possible que, lorsque la neuvième édition du dictionnaire sera achevée et entièrement mise en ligne, des révisions puissent être apportées pour intégrer des évolutions confirmées. » Autant dire que dans le monde de 2022, avec l'évolution des technologies, de la place des femmes et des mœurs, les Académiciens sont assez rapidement submergés et leur fameux dictionnaire était déjà obsolète avant même sa mise sous presse.

« La commission a estimé qu'elle devait s'abstenir de toute position dogmatique et adopter au contraire une attitude pragmatique en matière de féminisation des noms de métiers et de fonctions dans la langue française d'aujourd'hui, continue le rapport. Elle a d'autre part constaté que l'objet même de sa mission était de se pencher sur la



© Dubouillon

féménisation des noms de personnes et excluait par conséquent toute velléité de remettre en cause les règles générales de fonctionnement de la langue française. » Petite claquette à l'écriture inclusive.

En vérité, le monde change et le français aussi, forcément, même si certains sont particulièrement rétifs à cette évolution. Et certaines anecdotes sur la féminisation des mots peuvent prêter à sourire, pour une langue aussi vivante que celle de Molière. « Un linguiste dit l'usage fait par la langue, explique Daniel Elmiger. L'Académie avait raconté à une époque qu'il ne fallait pas dire « pharmacienne » pour cet emploi, parce que le mot voulait dire, pour elle, « femme du pharmacien ». Du coup, moi je pense qu'on peut utiliser « entraîneuse » en 2022 ! Ça semble même devenu courant aujourd'hui. Après, bien sûr, dans votre journal, vous aurez toujours des lecteurs d'un certain âge qui diront que ça ne va pas. »

Demandez autour de vous ! Une personne de moins de 30 ans vous répondra qu'une entraîneuse est une « personne qui, par des exercices gradués, entraîne un athlète, un boxeur, un nageur, une équipe, etc., et les prépare à une compétition ». On a fait le test et c'est vrai. Mais il reste, dans les esprits et dans les dicos, qu'une entraîneuse peut aussi être « une jeune femme employée dans les bars, les dancings pour engager les clients à danser, à consommer », comme l'écrit encore *Le Robert*.

Alors au final, comment faut-il écrire le nom des postes du football féminin ? « Il faut dire la milieu, pour le milieu, termine Daniel Elmiger. Comme la numéro marche aujourd'hui pour le numéro. C'est comme le mot membre, par exemple. Au départ, c'était un nom masculin et on le voit aussi au féminin depuis peu. Ce sont juste des choses qui changent à travers le temps et ce ne sont pas les lexicographes qui font foi. Ce sont les spécialistes elles-mêmes ! Après, c'est vrai, pour le sport, c'est difficile. » Le terrain n'est pas encore complètement défriché.

*Robin Carrel, journaliste sportif,
in Le Matin Dimanche du 17 juillet 2022*

D'HASTINGS AUX BRIEFINGS

Une histoire d'invasions

Les amoureux de notre belle langue française protestent souvent avec raison contre l'usage abusif de mots anglais. Le sabir angloïde que l'on appelle *globish*, avec tous ses termes récurrents en *-ing*, les agace. À titre de consolation, rappelons-leur qu'il fut un temps, certes assez lointain, où la langue anglaise empruntait nombre de mots au français, grâce à une célèbre bataille remportée par un farouche duc normand.

Il faut remonter au XI^e siècle pour détailler les circonstances dans lesquelles le français de l'époque a envahi la langue d'outre-Manche. Guillaume I^{er} mérite bien d'être resté dans l'histoire sous le nom de Guillaume le Conquérant : ce fier et rude duc normand avait sans doute hérité de ses lointains ancêtres vikings le goût de la conquête.

Au cours de la bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066, ses troupes vainquirent les Anglais, menés par le roi Harold II, lequel fut victime d'une flèche perdue. Bref rappel historique : la Couronne anglaise était alors très disputée ; une certaine zizanie sévissait au nord de l'Europe entre nobles anglais, nobles anglo-saxons et scandinaves. Les Normands, avec le soutien du roi de France, profitèrent en quelque sorte de la situation confuse pour asseoir leur autorité sur l'Angleterre, grâce à la promesse faite à Guillaume par le roi précédent, Édouard le Confesseur, un Anglo-Normand lié au duc de Normandie Richard II.

Guillaume, une fois installé de l'autre côté de la Manche, partagea le pays conquis entre ses barons et l'organisa à sa façon. C'est ainsi que le français devint la langue de l'aristocratie, de la cour, et aussi celle des tribunaux et des institutions religieuses.

Le lexique anglais a gardé la marque du passage des vigoureux Normands ; pour exprimer une même notion coexistent souvent deux mots.

Quelques exemples :

to gain - to win (gagner)

to finish - to end (terminer)

to conceal - to hide (cacher)

to combat - to fight (combattre)

cordial - hearty (cordial)

economy - thrift (économie)

N'en déplaise aux adeptes du *French bashing*, les premiers mots cités précédemment, d'origine française, correspondent à des usages plus recherchés ou plus spécialisés, les seconds étant plus couramment utilisés. Impossible de lutter contre le *chic* français ! Pas rancuniers, les Anglais ont du reste adopté tel quel l'adjectif *chic*, qui figure dans leurs dictionnaires. Tout comme les écoliers français ont appris en classe que les mots latins avaient été déformés, au fil des ans, par les « rudes gosiers gaulois », les écoliers anglais peuvent découvrir, en cherchant un peu, que les gosiers locaux ont modifié les vocables hérités des conquérants normands, au point de rendre leur origine méconnaissable, celle des formes de l'ancien français tel qu'il était parlé à l'époque en Normandie et en Picardie.

Quand le français dominait l'anglais

Un petit florilège de mots anglais d'origine française :

- *fuel* (combustible) vient de l'ancien français *fouaille* (bois de chauffage, tout ce qui sert à chauffer), lui-même issu de *fou*, forme ancienne de feu. Curieusement, en France, on a « francisé » graphiquement le mot *fuel* en *foul*, ce qui est bien bizarre puisque l'on ne trouve le son *ioul* écrit ainsi dans aucun autre mot français ; ceux qui ont proposé cette graphie étrange avaient peut-être respiré des vapeurs d'hydrocarbures ou négligé de faire de sérieuses recherches étymologiques...
 - *toast* (tranche de pain grillé) vient de l'ancien français *toster*, qui signifiait rôtir ;
 - *mushroom* (champignon) vient du français *mousseron*, qui désigne un champignon des prés bien connu ;
 - *duty* (devoir) vient de *dueté*, qui est un ancien participe passé du verbe français *devoir* ;
-

-
- *bachelor* (célibataire) vient de l'ancien français *bacheler*, issu du latin médiéval *baccalarius*, qui signifiait serf ou chevalier ;
 - *budget* (budget) vient de l'ancien français *bougette*, formé à partir de *bouge* (sac), lui-même issu du latin *bulga* (sac en cuir) ;
 - *caterpillar* (chenille) vient de l'ancien français *chatepelose* (poilu comme un chat) ;
 - *fair* (foire) vient de l'ancien français *feire*, issu du latin *feria* (jour de repos) ;
 - *garbage* (ordures) vient de l'ancien français *gerbage* (de jarbe, droit sur les gerbes) ;
 - *scarf* (écharpe) vient de l'ancien français *escharpe* (bande de tissu) ;
 - *blister* (blister, emballage pelliculé) vient de *blestre* (bouton) ;
 - *tennis* (tennis) vient de l'ancien français *tenetz* (impératif de tenir, exclamation du serveur au jeu de paume) ;
 - *squat* (squat) vient de *esquater* (aplatir).

On peut découvrir bien d'autres vocables issus d'anciennes formes du français au fil des pages des dictionnaires anglais.

Plus réjouissant encore pour ceux qui aiment brocarder nos voisins d'outre-Manche, souvent ennemis de la France aux siècles passés mais toujours amis de nos vignobles – même s'ils ont eu récemment l'outrecuidance de lâchement abandonner le grand vaisseau européen, ce qui ne facilite pas les transits de passagers chargés de bouteilles de part et d'autre du *Channel* –, le fait que nombre de mots français ont été intégrés tels quels (ou presque, à quelques accents ou traits d'union près) dans le lexique anglais : à la *carte*, à la *mode*, *beau monde*, *bête noire*, *petit bourgeois*, *café*, *petit four*, *comme il faut*, *faux pas*, *femme fatale*, *tête-à-tête*, *rendezvous*, *pied à terre*, *mélange*, *ménage*, *métier*, *milieu*, *pièce de résistance*, *précis*, etc.

Nous leur pardonnons bien volontiers leur graphie plus insoucieuse des accents et des traits d'union : les Anglais expriment ce faisant leur goût de la liberté et leur anti-conformisme vis-à-vis des Français cartésiens soumis aux doctes rigueurs orthographiques de l'Académie...



Des accès virulents d'anglomanie

Au XXI^e siècle, les conquêtes de Guillaume I^{er} et les guerres anglo-françaises sont loin ; d'autres envahisseurs nettement moins glorieux ont conquis sans canons le parler actuel : en France sévit une épidémie galopante d'anglomanie ; les « technobranchés » de la *start-up nation* vantée par le président de la République sont les plus atteints. Rivés à leurs obligations professionnelles au point de ne jamais se déconnecter, influencés par les gourous de l'économie de marché qui encensent l'efficacité anglo-saxonne et la réactivité américaine, ces cadres ou employés soucieux de bien faire adoptent servilement le vocabulaire *corporate* qui nous vient essentiellement d'outre-Atlantique. C'est ainsi que s'agitent frénétiquement des êtres dépendants de leur appendice téléphonique, courant d'un *meeting* à un *workshop*, pressés de regagner ensuite leur module *design* en *open space* paysager pour l'heure du *briefing* ; après avoir écouté les conseils antistress du *happiness manager*, ils suivront une *masterclass* ou un *webinar* afin d'apprendre à *booster* le *team building*, à assurer un meilleur *tracking*, à concevoir un *teasing* pour le nouveau *blockbuster*, à rédiger un *storytelling* pour le département *gaming* en projet...

Cela n'est qu'un petit échantillon de ce que l'on peut constater de l'omniprésence des termes anglais dans les entreprises, dans les médias ou dans certaines conversations des esclaves des Temps modernes traitant leurs affaires dans les transports publics pour ne pas perdre une seconde. *O tempora, o mores!*

Quant aux institutions européennes, elles se distinguent par une utilisation irrationnelle du globish : situation d'autant plus ubuesque que, à la suite du Brexit, alors qu'il ne reste qu'une petite vingtaine de députés de langue maternelle anglaise au Parlement européen, pour environ quatre-vingts francophones et cent vingt germanophones, on continue de n'y débattre qu'en anglais...

Il est grand temps de relancer vigoureusement le multilinguisme (vingt-quatre langues sont en usage dans l'Union européenne), garant de la diversité, avant que toute l'Europe ne soit aveuglément formatée à la pensée unique « économique-libérale » censée apporter efficacité et rigueur aux populations latines ou slaves, lesquelles sont gaspilleuses, inconséquentes et indisciplinées selon les tenants de l'équarrissage culturel... De modestes avancées ont été constatées sous la présidence française de l'Union européenne lors du premier semestre 2022, mais on attend davantage de fermeté et de motivation politique dans les années à venir. N'oublions jamais que les mots du langage courant ont, à la longue, une influence sur la façon de penser : si nous ne voulons pas bientôt parler comme des *chatbots*, nous nous devons de défendre avec ferveur et détermination la diversité et la fantaisie. Assez de servilité, de panurgisme et de paresse intellectuelle qui conduisent à jargonner dans un globish au vocabulaire limité et à se complaire dans un conformisme sans imagination ! On empruntera toujours des mots à l'anglais mais, à l'instar des vaillants Québécois, on pourrait s'activer dans des remue-ménages terminologiques pour franciser ces vocables ou leur trouver de bons équivalents français.

Combattre le globish et le français

Il ne s'agit pas, en critiquant l'abus d'anglicismes, de s'abandonner à une certaine anglophobie, mais l'intention est de résister à un envahissement incontrôlé. Français et Anglais ont certes eu des différends parfois très guerriers au cours des siècles et se débattent actuellement dans des divergences administratives et diplomatiques sur des sujets comme le drame des migrants qui continuent de se noyer dans la Manche, les conflits entre pêcheurs

dans l'Atlantique, la complexité des formalités douanières d'après-Brexit, etc.

Au moins est-il possible de s'entendre sur le plan linguistique et sur l'humour. Le globish n'est pas la langue de Shakespeare, et les Anglais doivent eux aussi défendre leur langue – outil de communication mondial – contre la négligence et l'incompétence de certains locuteurs prétendant maîtriser l'anglais et jargonnant confusément au point de dérouter les interprètes dans les rencontres internationales. L'anglais et le français ont en commun d'avoir fait de nombreux emprunts au latin, notamment dans le vocabulaire juridique ; quantité de mots apparemment communs aux deux langues sont ainsi des mots-pièges par confusion orthographique (comme *connection* et *connexion*) ou des faux amis (comme *confidence* qui signifie confiance, et *preservative* qui signifie conservateur). Quant à l'humour, il est apprécié fort heureusement de part et d'autre de la Manche ; qu'il s'agisse d'humour typiquement anglais et d'*understatement* ou de traits d'esprit à la française, les bons mots sont légion pour s'amuser des mentalités réelles ou supposées des deux peuples.

Quelques exemples :

Si les Anglais peuvent survivre à leur cuisine,
ils peuvent survivre à tout. *George Bernard Shaw*

L'Angleterre est une ancienne colonie française
qui a mal tourné. *Georges Clemenceau*

Il n'est pas interdit de penser que, si l'Angleterre
n'a pas été envahie depuis 1066, c'est que les étran-
gers redoutent d'avoir à y passer un dimanche.
Pierre Daninos

L'amour des Anglais pour la liberté se complique
d'une certaine acceptation de la servitude d'autrui.
Victor Hugo

Le même écrivain, longtemps exilé dans les îles anglo-
normandes, a aussi osé ironiser sur le nom de Shakespeare :

Chexpire, quel vilain nom !
On croirait entendre mourir un Auvergnat.

Pour en revenir aux caractéristiques linguistiques, c'est peut-être un prince royal, député européen pendant vingt ans, qui pourrait mettre d'accord les locuteurs des deux pays :

La langue anglaise est un fusil à plomb : le tir est dispersé. La langue française est un fusil qui tire à balle, de façon précise. *Otto von Habsburg*

Tristan Bernard, lui, a émis des doutes sur les compétences des Français quand il s'agit de pratiquer leur propre langue :

Les Français croient qu'ils parlent le français parce qu'ils ne parlent aucune langue étrangère.

Il est vrai que le bien parler se fait rare sur les ondes et que la presse et l'édition, en dépit des efforts des rares correcteurs qui subsistent çà et là, impriment beaucoup d'horreurs... La maîtrise de la langue française n'est plus ce qu'elle était, hélas ! Des entreprises exigent désormais des nouveaux embauchés la certification Voltaire afin de s'assurer qu'ils seront capables d'écrire correctement. La bataille de la reconquête sera longue, contre les attaques des anglicismes, contre celles de l'écriture inclusive, et contre l'inculture, la paresse et le laisser-aller... La sagesse du poète latin Virgile ne nous fera pas défaut : *Labor omnia vincit improbus* (« Un travail opiniâtre vient à bout de tout »).

Patricia Philipps

Sources :

Alain Rey (directeur de publication), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 2010.

Henriette Walter, *Le français dans tous les sens*, collection La fontaine des sciences, Robert Laffont, 1988.

Véronique Likforman, « Présidence du Conseil de l'UE », revue *Défense de la langue française*, numéro 284, 2^e trimestre 2022.

Erik Orsenna, Bernard Cerquiglini, *Les mots immigrés*, Stock, 2022.

Alain Sulmon, « Sus aux anglicismes ! », revue *Défense de la langue française*, numéro 283, 1^{er} trimestre 2022.

Philippe Héraclès, *Le petit livre des pensées d'humour noir*, Le Cherche Midi, 2008.

abc-citations.com

Wikipédia.

LES OVNIS DU CLAVIER

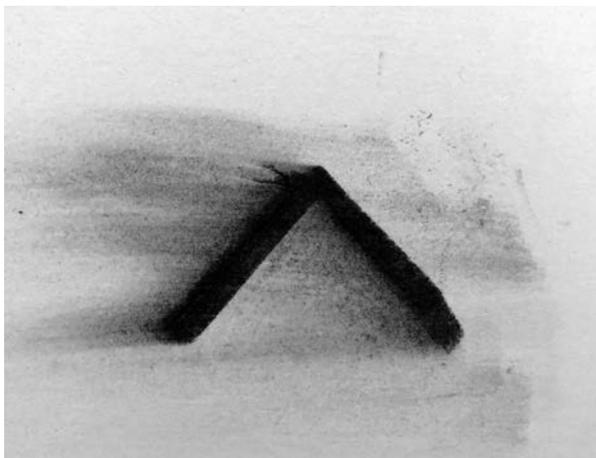
TYPOGRAPHIE

Nous avons eu le plaisir de lire cet été une chronique partagée par quelques journalistes du groupe Tamedia. Avec leur permission, nous vous en livrons quelques extraits.

Le circonflexe, espèce menacée, fait chanter les mots

« En disgrâce dans une geôle infâme, un pâle évêque rêvait d'une gâterie dans l'alcôve et d'huitres en août. » Imaginez un instant cette phrase sans sa myriade de charmantes mouettes voletant sur les voyelles. Avouons qu'elle perdrait de son sel : un texte sans circonflexe, c'est le ventre mou de l'écriture, c'est de la graphie en eau tiède. Or, depuis des décennies, les acharnés des réformes orthographiques veulent la peau du petit chapeau apparu au XVI^e siècle – d'ailleurs, il est déjà facultatif sur certains « i » et « u » en France depuis 2016 et le sera en Suisse dès l'an prochain.

L'accent en pointe de flèche ne servirait à rien, si ce n'est à satisfaire la plume arrogante d'une élite d'esthètes souffrant d'un délire poétique suranné et à fourvoyer de malheureux écoliers (46 % des fautes d'orthographe au baccalauréat lui sont dues, selon une étude parue à la fin des années 1980). À de très rares exceptions près, il pourrait être remplacé par son cousin l'accent grave, expliquent les tenants de sa disparition : pourquoi ne pas substituer « forêt » à « forèt », « dù » à « dû » ou « partîmes » à « partîmes » ? Pour résumer le propos des réformistes, le circonflexe ne serait qu'une complication ornementale se fondant sur la mémoire d'archaïsmes sémantiques et creusant les disparités sociales.



*Qui veut la peau du petit chapeau
apparu au XVI^e siècle?*

© Ester Paredes

Signe diacritique

Ces arguments se voient réfutés avec la plus grande ardeur par ceux que le circonflexe fait frémir d'aise. Au côté du tréma, de la cédille, des accents grave et aigu, le fameux chapeau compte au nombre des cinq diacritiques du français, soit ces signes ajoutés à une lettre de l'alphabet pour en modifier la prononciation.

Car voilà l'un des atouts de notre mignon couvre-chef typologique : indiquer un timbre spécifique pour les voyelles « a », « e » et « o », souvent en l'allongeant. « Côte » n'égal pas « cote », par exemple, pas plus que « mâter » ne revient à « mater », bien qu'il faille parfois se mâter debout sur ses pieds pour mater correctement le spectacle. Outre cette indication phonologique, le circonflexe a aussi une action discriminante permettant de distinguer des homophones, comme « boîte » et « boîe » ou « mur » et « mûr ».

Parfois encore, sa présence indique l'amuïssement d'une ancienne lettre, mot savant signifiant que cette dernière est devenue muette avec le temps. Une sorte de souvenir graphologique. L'exemple le plus connu dans la langue de Molière est la disparition d'un « s », dont le vestige se

trouve catapulté au-dessus de la voyelle précédente. Ainsi, la « fenestre » est devenue « fenêtre », « bastir » « bâtir » ; à noter que l'on continue de prononcer et écrire ce « s » dans d'autres dérivés de ces vocables, tels « défensterer » ou « bastide ». Enfin, le circonflexe joue aussi dans la cour de la grammaire, puisqu'il offre de reconnaître certains modes et temps, en particulier la très littéraire troisième personne du singulier du subjonctif imparfait : « qu'il/elle courût ».

Cerise sur le chapeau, il existe des incongruités, des cas non ou mal élucidés, sur lesquels se fondent les adeptes de la suppression de l'accent pointu. « Trône » ou « suprême » se seraient retrouvés coiffés pour le seul prestige, et le circonflexe de la première personne du pluriel du passé simple de l'indicatif (« nous aimâmes ») n'aurait été ajouté que par contamination avec celui de la deuxième personne du pluriel (« vous aimâtes »).

Preuve de sa forte personnalité, cet accent singulier suscite débats érudits et polémiques outrées depuis la Renaissance. Sans lui, la planète continuerait certes de tourner. Un poil moins romanesquement, peut-être.

Irène Languin,
24 heures, été 2022

syndicom



syndicom, secteur médias – Section IGE Vaud/Lausanne
Rue Pichard 7, 1003 Lausanne – Tél. 058 817 19 27
Courriel: lausanne@syndicom.ch – Internet: www.syndicom.ch

Un engagement commun, un encadrement personnalisé

LA LECTURE ANGOISSÉE

MÉTIER

ou la mort du correcteur

En 1998 déjà, la corporation des correcteurs s'inquiétait de son avenir et de sa réputation. Ça a peu changé depuis.

Cet article est repris du quotidien de la conférence Multitypo¹ paru le dimanche 25 octobre 1998. Son auteure, ex-correctrice professionnelle, l'a écrit après avoir parcouru le *Cahier GUTenberg* numéro 30 « ATypI & Blanchard » qui avait été distribué aux participants de ce congrès. Les vues de Sophie Brissaud coïncidant avec celles de ces *Cahiers*, il a paru important aux éditeurs de publier cet article, mais aussi d'essayer d'expliquer, *in fine*, pourquoi nous avons des problèmes de correction !

Je suis portée à croire qu'une conférence internationale dédiée à la typographie est un endroit rêvé pour pousser un grand appel au secours, au nom d'un personnage essentiel de la chaîne graphique et de la production de textes imprimés qui est en train, en cette fin de siècle et de millénaire, de pousser ses derniers soupirs et d'inscrire en marge ses derniers signes cabalistiques au feutre rouge.

Je voudrais rendre hommage à un métier qui meurt et à un ouvrier qui bientôt ne sera plus, le correcteur typographe. Le correcteur meurt ; restent les textes. On ne se pose même pas la question de la survivance des correcteurs : leur sort est déjà réglé – par les éditeurs, par les directeurs de magazines et de journaux, et – oui, par eux aussi – par les graphistes et les directeurs artistiques, voire par quelques penseurs actuels de la typographie. Cependant, on n'envisage pas, par ailleurs, que les textes disparaissent.

Donc, nous gardons les textes. Nous avons le choix : soit nous ne les corrigerons plus, soit nous continuerons à les corriger. Mais, avant de décrire l'étendue du désastre, il serait utile de définir le personnage auquel nous avons affaire.

¹ Lors du congrès Multitypo organisé par l'ATypI, Association typographique internationale, qui s'est tenu à Lyon du 23 au 25 octobre 1998, un bulletin a été publié, mais chaque jour sous un nom différent : d'abord AZERTY puis QWERTY et enfin en russe (phonétiquement itzouken) !

Quand je parle de correction, de révision, de lecture-correction, je ne fais pas allusion à tout ce qui se trouve « sur le marché » sous l'appellation « correcteur ». Je ne parle pas des « bons en orthographe », des « dix sur dix en dictée », des professeurs de lettres à la retraite, des secrétaires d'édition peu formées qui se chargent (contraintes ou non) de mettre au point les textes pour impression. Je ne parle pas de ceux qui se croient correcteurs, souvent de bonne foi et d'excellente volonté, mais étrangers au « métier » et surtout, surtout, à l'« esprit ». Je parle des professionnels, de ces phénomènes de foire (je peux le dire, j'en suis moi-même un) que sont les authentiques correcteurs, ceux dont le métier disparaît en partie à cause du contexte professionnel actuel, en partie de leur propre faute. Car ces phénomènes ont toujours eu, entre autres particularités, une cuisante incapacité de se défendre et de justifier leur existence – peut-on les en blâmer lorsque presque tout le monde en doute d'emblée ? Imagine-t-on la difficulté qu'il y a à pratiquer un métier tellement détesté qu'on lui a vite inventé un caractère facultatif qu'il n'a pas en réalité ? Je sais qu'il est normal que personne n'aime celui qui déniche les bêtises des autres, mais les « autres » ne devraient-ils pas, tout d'abord, reconnaître à eux-mêmes la normalité, l'humanité de l'erreur afin de laisser d'autres qu'eux la corriger ? Ne devraient-ils pas accepter d'abandonner, comme au temps de Plantin, comme au temps de Didot, un peu d'omniscience pour laisser au traqueur de coquilles son humble responsabilité, moyennant quoi le texte sera bel et bien mis au point, orthographiquement et typographiquement ?

Qui est ce mammouth peu à peu pris dans les glaces de la nouvelle ère ? Il est méconnu, tout comme son métier. Je vais tenter de vous le décrire afin que, si vous en voyez encore un avant que la glaciation soit accomplie, vous puissiez en prendre une photo pour la montrer à vos petits-enfants. Car une des raisons de la disparition du correcteur est sa singularité humaine, cette singularité qui fait que, d'une part, le correcteur est généralement marginal et peu apprécié et que, d'autre part, lui-même passe sa

vie entière à douter de son utilité sur terre. Cela, en temps de « mondialisation », ne peut que finir mal.

Sur le correcteur circulent un grand nombre d'idées très fausses. Il est faux, par exemple, de croire que le correcteur est un expert de la langue. Il peut l'être, au sens de ses mécanismes et de son fonctionnement, mais même cela n'est pas essentiel. Le correcteur est défini non par son savoir, mais par sa psychologie.

La correction est plus qu'un métier : c'est une névrose. Cette névrose est un sacrifice librement consenti par le correcteur, un don qu'il fait de son âme à la santé de l'édition. Il s'est offert pour toujours à la déesse Langue française, et une fois qu'il possédera son métier il ne sera plus jamais normal. Il est passé jusqu'à sa mort dans un monde qu'il partage avec les éboueurs, les gens de ménage (qui sont en général beaucoup mieux considérés que lui par la société humaine), les intouchables. Oui, il peut avoir dix sur dix en dictée, celle de Pivot (qui est d'ailleurs rédigée par des correcteurs²) lui arrache tout au plus un pouffement, mais l'important n'est pas ce qu'il sait : c'est ce qu'il est conscient de ne pas savoir, ou tout au moins de ne pas savoir tout à fait, ce qui demande vérification, ce sur quoi il veille en permanence – en tâche de fond pourrait-on dire.

Le vrai correcteur ne fait pas que traquer la faute. Il tombe dessus par hasard (et reçoit instantanément des regards noirs s'il y a des témoins). Le vrai correcteur ne sait rien et doute de tout.

Il a en théorie tout dans la tête, mais il n'en est pas moins bardé de dictionnaires et de codes typographiques, car il est mieux que personne familiarisé avec la ressemblance entre l'esprit humain et la proverbiale passoire.

Le correcteur ne lit pas. Il photographie visuellement le mot et identifie une coquille quand son cerveau lui renvoie de façon presque subliminale que « quelque chose ne va pas ». Le correcteur ne lit pas comme tout le monde.

² On a du mal alors à comprendre pourquoi cette fameuse dictée de Pivot est « bourrée » de fautes typo. Dans la dernière, on voyait par exemple un « À » sans accent et, pire, des guillemets américains "..." au lieu de nos braves chevrons « ... » parce qu'elle est peut-être rédigée par des correcteurs, mais sans doute pas mise en page par eux...

L'exercice de son métier peut être décrit, très justement, comme une « lecture angoissée ».

C'est justement pour éviter à tout le reste du genre humain cette « lecture angoissée » qu'il s'en charge. Il ne vit que pour déculpabiliser les autres. Combien d'auteurs, lorsque j'étais cheffe-correctrice pour un grand éditeur parisien, ai-je vus entrer dans mon bureau et me dire piteusement : « Je vous prie de ne pas faire attention à mes fautes ! » Je leur répondais : « D'abord je suis ici justement pour y faire attention, et ensuite je vous prie, moi, de ne plus faire attention à vos fautes. Cessez de vous en faire pour vos fautes. C'est humain. Vous avez le droit de faire des fautes. Il n'y a aucun mal à cela. Nous sommes là pour ça. Chacun son métier. »

« Chacun son métier » est une des phrases favorites du correcteur, et il l'utilise en général de façon défensive, pour défendre son territoire dont tout le monde a besoin et que personne ne veut lui laisser. En général, aussi, il n'est pas écouté. Une autre phrase favorite est celle qu'il prononce quand la première n'a pas marché : « Moi, je fais où l'on me dit de faire. » Le stade suivant est celui du ballon de rouge ou de la pilule du bonheur.

Non, tout le monde n'est pas capable de cette « lecture angoissée ». Et il n'est absolument pas souhaitable que tout le monde en prenne une part. L'existence, au sein de la chaîne graphique, d'un buvard humain doté de caractéristiques psychologiques bizarres (folie de la persécution, fatalisme, ironie désabusée, souci maniaque du détail), mais capable de prendre sur soi les erreurs que tous les autres sont humainement en droit de commettre, est un signe de santé de cette chaîne graphique (et par extension de la langue française en général) et la garantie qu'un texte, par exemple sur la typographie³, ne sortira pas avec des s triplés, avec des « gousses d'ails », avec des « Associations de typographique », « des congrès annuels » qui « ont lieu chaque année », des « à la fois » introduisant un « ou » et non un « et », et des « catalyseurs », pour ne

³ Ici l'auteure fait implicitement référence au *Cahier GUTenberg* 30.

prendre que quelques lignes d'exemples que j'ai eus en main hier (ce qui est la raison pour laquelle je ne peux citer que ceux-ci).

Que de telles choses soient visibles dans une méthode de traite mécanique des chèvres ou du tricot au point de riz, je l'admets (et encore !), mais – je ne veux blâmer personne et je ne sais rien de l'histoire de cet écrit, je comprends qu'il y ait eu précipitation – imaginez ma profonde tristesse, à moi qui suis comme vous tous amoureuse de typographie, de trouver dans des écrits typographiques que manque tout un morceau du travail, et non le moindre. Cela me fait augurer sombrement de l'avenir et finit de me persuader que le lent naufrage du métier de correcteur – auquel j'assiste, le cœur brisé, depuis une petite dizaine d'années – est très près d'être consommé.

Je reviens à mon alternative initiale.

Soit nous cesserons de corriger les textes, ou nous les corrigerons mal, ou les ferons mal corriger par des non-initiés, et tout cela revient au même. Pourquoi cela revient-il au même ? Parce que la conformité orthographique et typographique d'un texte ne se partage pas. Elle ne se coupe pas en morceaux, on ne peut pas en prendre un bout et laisser le reste. On ne peut pas prendre les accords des participes, les conjugaisons, etc., et laisser le code typographique en rade. Et, si on prend le code typo, on doit le prendre en entier, pas partiellement. On ne peut pas non plus prendre tout ça et laisser de côté ce qui est en fait 80 % du métier de correcteur, c'est-à-dire l'unification, la vérification documentaire (modulée selon le type de texte) et l'allègement du style lorsque celui-ci devient incompréhensible à force d'être balourd. À force de se dire : « C'est mal (ou pas) corrigé, mais c'est pas grave, on comprend quand même », on arrivera progressivement, imperceptiblement, au moment où l'on n'y comprendra plus rien. Parce que la démission du correcteur introduit un phénomène de glissement, une pente savonneuse qui mène graduellement à la mort de la langue en tant que vecteur

de communication. Si l'on commence par retirer quelques petits repères, qu'est-ce qui nous empêche de retirer les autres ? Et où est la limite au-delà de laquelle un texte ne veut plus rien dire ? Qui le sait ? Pas moi, pas vous. Mais je ne veux pas vivre le temps où on le saura. Il faut s'être un peu initié au code typographique, juste un peu, pour se rendre compte à quel point ces petits signaux impalpables et a priori inutiles (les capitales, les bas-de-casse...) conditionnent de façon subconsciente la lecture même de personnes qui n'y connaissent rien. Ce sont des balises subliminales dont on aurait tort de méconnaître l'utilité.

On ne peut pas glisser juste un peu vers le bas : on dégringole pour de bon ou pas du tout. On aura des textes fort joliment composés, mais qui ne voudront pas dire ce qu'ils veulent dire.

Je me rappelle cet écrivain français, académicien, qui s'adressait à moi en tant que correctrice : « Par petites touches, vous révélez ce que j'ai voulu dire, mais que je ne suis pas entièrement parvenu à dire. » Mais seuls les bons écrivains savent parler ainsi.

Soit nous continuerons de les corriger. ProLexis ? Vous saviez que j'allais en parler. Vous saviez que j'allais évoquer cet outil extraordinaire, à ma connaissance le plus intelligent des moteurs de correction automatique jamais élaborés (d'ailleurs en partie élaboré par des correcteurs, je crois). Mais voilà, mon avis sur ProLexis n'est pas celui de tout le monde, à ce que je vois et à ce que je lis. Je sais reconnaître d'un coup d'œil un texte « passé » par ProLexis sans discernement. ProLexis est un logiciel qui vous demande votre avis, qui instaure un dialogue avec son utilisateur (c'est ce qui fait sa qualité), et je crois, moi, que ce dialogue ne peut s'instaurer fructueusement qu'entre ProLexis et un véritable correcteur – ou tout au moins quelqu'un qui ne se définit pas par son savoir, mais par son doute permanent (après tout il n'est pas besoin d'être correcteur pour cela). Pour faire certains choix que ce logiciel propose, il faut un exercice de la pensée qui n'est plus

volontiers pratiqué, de nos jours, sur les textes. Et de toute façon jamais ProLexis ni aucun autre logiciel ne vous fera remarquer que Louis XIV a été mis à la place de Louis XV quand le contexte historique demandait ce dernier. Voyez-vous ce que je veux dire ?

Donc nous continuerons peut-être de corriger également avec l'intelligence humaine. Et, par conséquent, nous chercherons, au sein de l'humanité, des gens capables de lire à toute vitesse un texte et de le mettre en conformité. Nous les chercherons peut-être dans leurs caveaux, ou dans leur lignée, ou nous en formerons si la cabale des correcteurs a laissé traîner quelques souvenirs. Une fois que nous les aurons, comment les appellerons-nous ? Correcteurs ? Si vous voulez.

Graphistes, éditeurs, amoureux de la belle typo – en tant que graphiste, j'aime aussi passionnément la belle typo, mais je veux qu'elle ait les sous-vêtements qu'elle mérite –, enseignants, théoriciens, directeurs de magazines et de journaux, éditeurs une nouvelle fois (on ne vous invoquera jamais assez), je vous en prie, ne nous laissez pas mourir. Comprenez que, bien que nous soyons les éboueurs de l'édition, il faut des éboueurs. Sachez supporter notre caractère difficile, un certain avenir de l'écrit et de la langue est à ce prix. Ne pensez même pas à notre intérêt – pensez au vôtre. Souvenez-vous que nous existons encore, contribuez non à nous sauver (nous pouvons faire autre chose), mais à sauver une corporation utile – ou plutôt à lui éviter de mourir bientôt. Dans ce cas, peut-être éviterez-vous d'avoir un jour à réinventer ce satané métier.

Sophie Brissaud

In Cahiers GUTenberg N° 31 – décembre 1998

LE DUR MÉTIER DE CORRECTEUR

Julie Robert-Charrue, Jurassienne pur sucre, a récemment rejoint notre association. Elle a même été pressentie pour y tenir le rôle de vice-présidente, demeuré vacant... et elle a accepté. Nous lui souhaitons une *standing ovation* (ovation debout; mais, pour que cela ait de la gueule, il faudrait qu'il y ait plus de membres qu'à Delémont. Viendez nombreux, comme on dit à Grandson!) pour son élection à la prochaine assemblée de Vevey. Elle se présente en quelques lignes et s'inquiète un peu pour notre métier.



©DR

Il m'a été demandé il y a quelques jours d'apporter ma contribution à ce numéro du *TU*; j'en profiterai ainsi pour me présenter à ceux qui ne me connaissent pas et partager certaines réflexions personnelles sur l'avenir de notre drôle de métier. Me voici face à ma page blanche, dans le rôle de rédactrice. C'est un exercice qui ne m'est pas familier, je suis habituellement à l'autre bout de la chaîne, à traquer les fautes. En préambule, je solliciterai donc votre indulgence, je ne suis « que » correctrice.

Espèce menacée

Je suis donc, vous l'aurez compris, correctrice de presse et d'imprimerie, œuvrant depuis plus de onze ans à temps partiel à la relecture, notamment, du *Quotidien jurassien*. Seul spécimen de mon espèce encore en activité au sein de l'entreprise. Je précise cela, car c'est assez symptomatique de l'évolution de notre métier. Nos effectifs rétrécissent comme peau de chagrin. À chaque restructuration, notre nombre diminue; à chaque départ à la retraite, les taux d'occupation chutent, tout comme les délais et les salaires. Avec internet et les portables, la rapidité prime désormais sur la qualité. On nous demande de revoir notre cahier des charges, de nous concentrer sur l'essentiel, quand nous ne sommes pas tout bonnement remplacés par ProLexis.

Pourtant, nous sommes les Défenseurs de la langue française, les Preux Chevaliers du Verbe, stylo rouge en guise d'épée et dictionnaire pour bouclier, parbleu ! Mais, à l'heure du tout numérique, cette image un brin désuète qui nous colle à la peau – peut-être avec une certaine complaisance de notre part – semble nous classer inéluctablement dans la liste des espèces en danger. Cette suppression progressive de la correction et de la préparation de copie, sur internet comme sur le papier, est-elle dès lors inexorable ? J'ai envie de croire que non, mais, pour l'empêcher, il faudra sans doute que nous sortions de notre zone de confort, en l'occurrence de notre bureau où nous sommes tranquillement retranchés, derrière notre écran. Il faudra arrêter de nous faire trop discrets, et sortir revendiquer une juste reconnaissance. C'est un exercice difficile, car le métier de correcteur est par essence un métier de l'ombre, pas très glamour, pas accrocheur, pas très vendeur.

Voyage au long cours

Je me demande si certains d'entre vous ont décidé dès leur prime jeunesse de devenir correcteurs. Ce n'est de loin pas mon cas. Enfant, je me voyais plutôt vétérinaire ou photographe animalière. Si on m'avait dit : « Plus tard, tu seras correctrice », j'aurais ri (ou pleuré ?). Il ne s'agit pas vraiment d'un métier duquel on rêve, mais plutôt auquel on arrive au terme d'un long voyage. Pour ma part, ce voyage débuta après le gymnase, et il me mena tout d'abord en Toscane, dans un haras. Puis à Genève, où j'obtins un master en traduction. Puis de nouveau en Italie, où je persistai avec un master en traduction audiovisuelle. J'œuvrai ensuite pendant quelques années comme sous-titreuse pour la télévision et le cinéma. Vint le retour au bercail, dans le Jura, où je dus me mettre en quête d'un travail. Et voilà qu'au détour d'une page du *Quotidien jurassien*, à la faveur d'une petite annonce de quelques lignes, je trouvai ma vocation. Quelques années plus tard, j'obtins le brevet fédéral de correctrice. Depuis lors, j'ai en permanence un stylo rouge dans un coin de mon cerveau, qui ne prend jamais de vacances.

Il faut espoir garder

Le travail des Mères et Pères Virgule est trop souvent méconnu du grand public, qui croit souvent que nous nous bornons à corriger les fautes d'orthographe ou de syntaxe. D'un autre côté, cela fait partie de notre métier, puisque, par définition, on n'entendra pas parler d'un correcteur qui fait bien son travail. C'est quand on tombe sur une faute que l'on se dit : « Ah, ah, mais où était donc le correcteur?! » Il y a là un important travail de revalorisation à faire, auprès du grand public, mais aussi et peut-être surtout auprès des professionnels de la branche.

Notre profession est ancienne, sa naissance est certainement contemporaine à celle de l'écriture. Elle est essentielle, j'en suis intimement convaincue. Depuis des siècles, nous sommes les garants d'un texte cohérent, véhiculant des idées et des informations claires et accessibles au plus grand nombre. Aujourd'hui, avec la multiplication des supports, numériques et papier, notre activité est plus que jamais nécessaire.

Heureusement, pour finir sur une note positive, il existe encore de nos jours des rédactions, des maisons d'édition (mais elles deviennent rares !), des agences de traduction et d'autres entreprises, ainsi que des privés, qui continuent à croire en la valeur d'un texte bien rédigé, donc dûment relu et corrigé. Ces derniers décident que s'offrir les services d'un correcteur ou d'une correctrice ne relève pas du luxe, mais d'une nécessité. Tout n'est pas perdu, à nous de jouer, en somme, afin que cet intérêt pour notre profession perdure et, surtout, soit renouvelé. Pour ne pas finir dans la liste des espèces disparues.

*Julie Robert-Charrue,
correctrice au Quotidien jurassien, traductrice*

DÉFENSE DU FRANÇAIS

IDIOME

Fiches concoctées par Romaine Jean

Apagogie, n. f.

Dans la logique scolastique et traditionnelle, l'*apagogie* désigne un raisonnement par lequel on démontre la vérité d'une proposition en prouvant l'absurdité de la proposition contraire. Un raisonnement *apagogique* est un raisonnement par l'absurde, du latin *reductio ad absurdum*. Le mot *apagogie* vient, lui, du grec ancien ἀπαγωγή, apagôgê, « réduction à l'impossible ». Source : Larousse



© DR

Discount, n. m.

Ah ! ces anglicismes qui écorchent nos oreilles : « En ces temps d'inflation, les *discounters* cartonnent », a-t-on pu entendre récemment à la radio. *Discount*, de l'anglais *discount*, « escompte, rabais », vient lui-même de l'ancien français *desconter*, du latin *discomputare*. Un magasin *discount* est un magasin à prix bas. On peut le dire ainsi, non ?

Source : Wiktionnaire

Le livre de raison

Voilà une tradition bien française, que l'on connaissait aussi en Suisse romande, à Neuchâtel notamment. Dès le XIV^e siècle, les pères de famille, du moins ceux qui étaient membres de l'élite locale, tenaient un *livre de raison*, du latin *liber rationis* ou *liber rationum*, « livre de comptes », destiné à renseigner les héritiers sur les possessions, événements importants d'une vie ou secrets de famille. Le Neuchâtelois Jacques Sandoz, notaire et justicier, a tenu un *livre de raison*, qui couvre la période de 1693 à 1712. Le dernier roman de Jacques Attali explore les livres de raison de la famille Chardin. Source : Wikipédia

S'enjailler, v. pronominal

S'enjailler est un de ces verbes colorés, né dans le langage argotique de la Côte d'Ivoire. Il signifie « faire la fête, s'amuser, prendre du bon temps ». *Le Robert* et le *Larousse* l'ont intégré, de même que l'expression *drinker*, issu du croisement entre le français *trinquer* et l'anglais *drink*. Le verbe *s'enjailler* vient de l'anglais *enjoy*, lui-même dérivé du français *jouir*. Voilà qui nous rappelle que le français est une langue qui vit, qui est parlée par 321 millions de personnes dans le monde, dont, environ, 140 millions d'Africains. Source: *Le Robert*

Sycophante, n. m.

Le mot est clairement injurieux dès l'Athènes antique et vient du grec ancien σῦκον/*sūkōn*, « figue », et de φαίνω/*phainō*, « découvrir ». Un *sycophante* était un délateur professionnel, un individu qui lance des accusations non pas dans un esprit de civisme, mais dans le seul but de s'enrichir. Plutarque rapporte que ces délateurs s'en prenaient aux exportateurs de figues hors de l'Attique, l'exportation étant alors illégale. Source: Wikipédia

Pythonisse, n. f.

Le nom désigne la pythie de Delphes et, par extension, toute femme délivrant des prédictions, des prophéties. Dans l'Ancien Testament, Saül, roi d'Israël, consulte la *pythonisse* d'Endor avant de livrer bataille aux Philistins. Le mot *pythonisse* est dérivé de *pytho*, « celui qui possède l'esprit prophétique, devin », lui-même emprunté au grec *pythōn*, « prophète inspiré par Apollon pythien ». Source: Dictionnaire de l'Académie française.

L'ÉTÉ ENSEMBLE

ORTHOGRAPHE

Estivales du livre Montreux
25-26 juin 2022

Quel plaisir de nous retrouver conviés par Francis Antoine Niquille aux Estivales du livre cette année! Enfin un moment à partager après deux ans de pandémie qui nous ont coupés les uns des autres. Cela dit, l'intérêt pour la lecture et l'écriture n'a pas diminué et, malgré une organisation de dernière minute, l'Archi a pu être présente, grâce à un stand installé par l'hôte.

Convivial et fréquenté, le festival qui s'est tenu sur deux jours a permis à Patricia Philipps, Alexandre Jacquier, Catherine Magnin, Joseph Christe et la soussignée d'expliquer les activités de l'Archi aux auteurs et aux éditeurs présents. Sans manquer de mentionner la dictée du syndic, M. Olivier Gfeller, qui figure dans ces pages, n'hésitez pas à vous entraîner!

Parmi les participants, la maison d'édition Jobé-Truffer, une petite entreprise familiale où les parents partagent avec leur fille le goût de l'écriture et de la lecture, publiant notamment des recueils pour enfants, des ouvrages sur la nature. Deux passionnés et non moins amis qui ont lancé une édition pour la jeunesse aux couleurs du terroir, Valaisan et Jurassienne d'origine et Vaudois d'adoption. Leurs voyages et leur métier de journaliste ne font qu'ouvrir de belles perspectives sur l'évolution de leur projet. (www.jobe-truffer.ch)

L'Académie des écrivains publics de Suisse était présente, avec la possibilité de se renseigner sur la correspondance privée et administrative, la rédaction de discours, les recours ou autres procédures, les procès-verbaux, la recherche d'emploi, les poèmes, les dossiers de candidature, les demandes de bourse, la traduction, la correction également. C'est un métier, et le site www.aeps.ch est très complet.



*Sous le marché couvert,
le stand de l'Archi parmi
les auteurs des Estivales.*

© Monica D'Andrea

Sans rire, il existe le Groupement du Dictionnaire du patois vaudois. Pierre-Alain Poletti et sa collègue étaient présents et en tenue typique pour exposer leur travail de conservation d'un patois riche, ludique et très intéressant du point de vue étymologique. www.patoisvaudois.ch et www.dicopatoisvd.ch

Une jolie découverte : « Comment vivre lorsque l'on perd le contrôle de son existence et que l'on vit la peur au ventre ? »... *Entre la nuit et le jour*, de Marion Curchod, jeune étudiante talentueuse qui a publié son premier roman et que l'on trouve sur Instagram, vive les millénials, sous @marion_curchod

Allez également consulter le site de la-librairie-des-auteurs-independants.com, une plateforme de vente d'œuvres d'artistes indépendants.

Et encore Chantal-Anne Jacot, journaliste spécialisée en communication, qui a sorti sa dernière nouvelle, *J'avais envie de vous dire...* chez Slatkine Reprints SA. Elle a juste envie de nous dire ce qu'elle pense de certains objets qui nous entourent au quotidien. Sa spontanéité et son sourire sont annonciateurs d'une bonne lecture.

Et pour la touche finale, une lecture érotique de Suzy Heim, *La résidente*. Ce roman serait à l'image de la vie de l'auteure qui est enthousiaste à l'idée de raconter des rencontres qui changent la vie.

Vivement la prochaine rencontre des Estivales,
www.estivalesdulivre.ch!

Monica D'Andrea

TEXTE DE LA DICTÉE DU SYNDIC LORS DES ESTIVALES DU LIVRE

Petit portrait pittoresque

Sur la rive nord du Léman, au cœur de la Riviera vaudoise, se trouve un lieu exceptionnel. Partageant son étymologie monastique avec la commune, encore bernoise, de Moutier ainsi qu'avec celle de Munster célèbre pour le fromage homonyme, cette ville n'est pas née de la dernière pluie. Le tout proche château de Chillon, avançant ses murailles quasi millénaires dans des eaux turquoise, rappelle l'importance stratégique de cette zone. Et si le temps est révolu où les ducs de Savoie avaient la mainmise sur les deux côtés du Rhône, Montreux a su, avec talent, prospérer sur ce terreau fertile.

La métropole montreuusienne peut ainsi s'enorgueillir d'avoir servi d'étape, voire de refuge à de nombreux écrivains : Dostoïevski, ce peintre torturé de l'âme humaine ; Hemingway, ce bourlingueur insatiable ; Nabokov, dont on idéalisa la *Lolita*... Autant de célébrités aussi belles que rebelles ne pouvaient que contribuer au rayonnement international de la ville. Amusez-vous à retrouver quelques-unes de leurs traces, au gré d'une balade ou d'une conférence !

Quant à Baudelaire, pensait-il à Montreux lorsqu'il parlait de luxe, de calme et de volupté ? Grâce à un climat plus clément que les régions alentour, il y croît en effet une importante variété de palmiers. Si l'on ajoute à cela une tranquillité tout helvétique et une vue imprenable sur les Dents-du-Midi (dents du Midi), vous conviendrez qu'il fait vraiment bon vivre en ces lieux !

L'avez-vous déjà visitée, cette emblématique cité sise entre la cime et l'abîme (abîme) ? Avez-vous parcouru son centre-ville émaillé de ruelles pavées, flâné le long de ses quais en quête de la statue de l'iconique Freddie Mercury ? Quelles que soient vos réponses aux dites questions, je vous souhaite d'éviter les chausse-trapes (chausses-trappes) du présent texte afin, tant que faire se peut, de l'écrire sans fautes !

Benoit Delafontaine

Les solutions sont à envoyer à Olivier Bloesch, chemin du Grandsonnet 15, 1422 Grandson, ou par courriel à olivier.bloesch@bluewin.ch.

Horizontal

1. Pour la manœuvre d'un bateau.
2. Première apparition dans *Le secret de La Licorne* – Vêtement liturgique.
3. Pronom – Grande ou Tinto – Article.
4. Assassins.
5. Assentiment russe – Clarté.
6. Objet précieux – Filin.
7. Père d'AL, Maurice de son prénom – Métal mou, jaune pâle (abrév.).
8. Ton de do – 4 saisons – Prénom féminin.
9. Cale – Affluent de l'Oubangui.
10. Insérant, encartant.
11. Protège des plantes – En v.o. et inversé.
12. Fasses du tort – Dépliant publicitaire.

Vertical

1. De la nuit des temps.
2. Enclave espagnole – Vaste.
3. Élément atomique N° 55 – Phonétiquement : fruit de la passion – La méthode Kondo nous y invite.
4. Bilieux.
5. Attention – Au jeu de tric-trac – Poème lyrique.
6. Mignon, chou – Talus.
7. Élément « blanc » – Départ vers l'infini.
8. Dans les œillets – Reflété.
9. Petit biscuit – Chimères.
10. Mystifier – Actrice française.
11. Boulot héréditaire.
12. Judicieux – Bis, bis.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2							■					■
3			■						■			
4												
5			■		■							
6		■						■				
7										■		
8			■			■						
9			■		■		■					■
10												
11								■	■			
12							■					

Solution du N° 232

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	R	A	T	O	N	N	E	R	R	E
2	A	M	E	N	I	T	E	■	M	I	E	L
3	R	O	N	G	E	A	M	E	S	■	C	I
4	C	R	I	E	N	T	■	■	E	R	E	S
5	I	T	E	■	S	■	D	D	T	■	R	■
6	M	I	R	O	■	M	E	I	R	■	C	E
7	O	R	■	T	G	■	C	O	P	A	L	S
8	N	■	C	H	E	N	O	P	O	D	E	S
9	I	■	R	E	D	E	N	T	■	O	■	E
10	E	P	E	L	E	■	F	R	I	S	O	N
11	U	R	O	L	O	G	I	E	■	■	T	C
12	X	E	N	O	N	■	T	S	E	T	S	E

QUELQUES PROPOS DE VOLTAIRE

Les gens de lettres devraient être tous frères, et ils ne sont presque tous que des faux frères.
Je ne peux vivre sans livres, une campagne, sans eux, serait pour moi une prison.

La lecture agrandit l'âme.

Les grammairiens sont pour les auteurs ce qu'un luthier est pour un musicien.

La vie d'un homme de lettres est un combat perpétuel, et on meurt les armes à la main.

La grande affaire et la seule qu'on doit avoir, c'est de vivre heureux.

Heureux qui est le maître chez soi, et qui pense librement.

Le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de vous, c'est d'en faire.

Amusez-vous toujours des sottises du genre humain, il faut ou en profiter ou en rire.

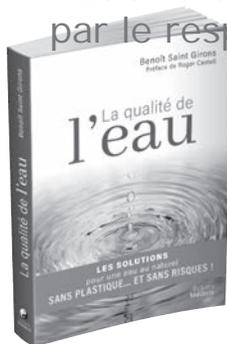
Extrait de: *Voltaire en verve* (Mots, propos, aphorismes ; présentation et choix par David Alliot), Horay, 2012.

SOLUTIONS

BIO



Air, **eau**, ondes, nutrition, mental...
Et si la santé et la vitalité passaient
par le respect des **8 fondamentaux** ?



Benoît Saint Girons, auteur et consultant
en solutions écologiques, **en amont des
problèmes !**

- Site : www.solutionsbio.ch
- Mail : bsg@solutionsbio.ch
- Téléphone : 076 532 8838

Paraît quatre fois par année. Abonnement annuel 35 francs
Sortie du numéro 234 fin décembre 2022

MEMBRES DU COMITÉ

Présidente

Monica D'Andrea
Chemin du Boisy 34
1004 Lausanne
+41 76 339 89 09
monicadandrea@sunrise.ch

Vice-présidence

*Nous avons une candidate,
qui s'est proposée à Delémont.
Elle se présente en page 30.*

Trésorière

Nadine Jasinski
Bächtelenweg 19
3084 Wabern
+41 79 271 34 29
nadine.jasinski@icloud.com

Secrétaire aux verbaux

Michel Viredaz
Chemin de la Rosière 8bis
1012 Lausanne
+41 21 728 67 38
michel.viredaz@bluewin.ch

DÉLAIS POUR L'ENVOI DES ARTICLES

N° 234/4-2022

Lundi 14 novembre 2022

Adresse de courriel

pour l'envoi des articles:
olivier.bloesch@bluewin.ch

N° 235/1-2023

Lundi 13 février 2023

N° 236/2-2023

Lundi 15 mai 2023

N° 237/3-2023

Lundi 14 août 2023

Tarifs publicité

par parution (noir-blanc)

Une page: 100 francs

Demi-page: 50 francs

IMPRESSUM

Responsable de la publication

Olivier Bloesch
olivier.bloesch@bluewin.ch

Préresse

Chantal Moraz

Impression et expédition

IRG Sàrl
En Budron H20, 1052 Le Mont

Design graphique

Nordsix

Tirage 260 exemplaires

HENRI CARTIER-BRESSON

ET LA

FONDATION PIERRE GIANADDA



Bruxelles, 1932 © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos - Collection Szafran, FPG

COLLECTION SZAFRAN

Fondation Pierre Gianadda

Martigny

10 juin – 20 novembre 2022
Tous les jours de 9 h à 18 h

Suisse